



DU TEXTE AU RÉSUMÉ

Texte sans corrigé

La ville et ses nuisances

Pôle d'attraction de plus en plus important, la ville offre de nombreux avantages aux citadins: centres commerciaux, services administratifs, sociaux et médicaux, possibilités de travail et proximité de logements, écoles, vie culturelle, équipements sportifs...

5 Ce développement intense explique la concentration des populations dans les villes et les nuisances qui y sont liées. La pollution, les encombrements et l'insécurité sont parmi les principales préoccupations des citoyens.

Voyons de plus près le problème de la pollution. Tout d'abord il y a la pollution atmosphérique qui est due principalement aux émissions de gaz provenant du trafic routier, du chauffage domestique et des industries. De nouvelles techniques et des produits moins polluants permettent de lutter contre cette forme de pollution.

Mais il en est d'autres. Ainsi, le bruit est omniprésent en ville. Il provient des transports routiers, aériens, des radios ou encore des machines sur les lieux de travail. Une réglementation a été établie pour limiter le maximum de décibels.

15 Quant à la malpropreté, chaque ville connaît ce problème. Aussi tente-t-on d'y remédier. Ainsi on a vu apparaître des poubelles modernes aux endroits fort fréquentés et des cannettes¹ pour traquer les crottes de nos milliers de toutous citoyens. Et, dans certains pays, tout bout de papier jeté à terre vaut une belle amende au coupable.

20 Un autre grand problème des villes est celui des embouteillages aux heures de pointe; sans parler des dangers de la circulation tant pour les automobilistes ou cyclistes que pour les piétons. Ce sont le coût et le manque de logements, le nombre croissant de bureaux dans des quartiers désertés par les habitants, qui ont augmenté le nombre des navetteurs.

Pour combattre les bouchons, on favorise de plus en plus les transports en commun, on crée des pistes spéciales réservées aux bus ou aux trams qui leur permettent d'aller plus vite, on multiplie les parkings à la périphérie des villes.

25 Autre problème des villes: l'insécurité grandissante. Les agressions contre les personnes, les vols sont de plus en plus fréquents. Certaines causes de cette montée de la délinquance en ville sont les difficultés sociales ou scolaires, le chômage, l'anonymat et la séduction

¹ petits véhicules servant à enlever les crottes de chien

exercée par les innombrables vitrines des grands magasins.

30 Des solutions existent: un meilleur encadrement des jeunes, l'organisation d'animations locales, l'aménagement de quartiers plus verts et plus aérés, la rénovation des sites... sont des facteurs qui améliorent la vie en ville.

(400 mots)

Texte extrait de la revue «Actualquarto» du 12 septembre 1991

1. Résumez ce texte au tiers

(134 mots; tolérance 15%: 114-154 mots)

(40 points)

2. Commentaires en relation avec le texte de [Michèle Champenois](#) (cf. fin de ce document)

- Dans son texte „*Cités géantes*“ Michèle Champenois avance encore bien d'autres aspects négatifs des villes du 20^e siècle que les nuisances décrites dans votre texte à résumer. Lesquels?

Structurez votre réponse et écrivez au moins 200 mots.

(20 points)

- La concentration urbaine est un des phénomènes les plus significatifs mais aussi des plus angoissants de notre temps. Expliquez et discutez cette affirmation en vous inspirant du texte „*Cités géantes*“ de Michèle Champenois.

Structurez votre réponse et écrivez au moins 200 mots.

(20 points)

2a. Commentaires d'ordre général:

- La ville du 20^e siècle est un univers étouffant et effrayant. Qu'en pensez-vous?

Structurez votre réponse et écrivez au moins 200 mots.

(20 points)

- La concentration urbaine est un des phénomènes les plus significatifs mais aussi des plus angoissants de notre temps. Expliquez et discutez cette affirmation.

Structurez votre réponse et écrivez au moins 200 mots.

(20 points)

MICHÈLE CHAMPENOIS

Cités géantes

Ruée des campagnes vers les villes qui n'offrent ni les logements ni les emplois attendus, encombrements de la circulation, risques d'affrontement dans certains cas et partout terrible danger d'extermination en cas de conflit... La concentration urbaine est un des phénomènes les plus significatifs mais aussi les plus angoissants de notre temps.

La ville. Aucun pays ne semble pouvoir échapper à cette fatalité de la seconde moitié du XX^e siècle ; aucun régime politique, aucun système économique ne semble assez fort pour concevoir un avenir autre que l'urbanisation accélérée et la croissance des grandes métropoles. Le vieil Occident et le Nouveau Monde, les pays riches et ceux qui cherchent la voie du développement, ceux qui privilégient la libre entreprise et ceux qui tentent de tout planifier. Tous prisonniers de ce nouveau monstre des temps modernes, tous fascinés, envoûtés.

Cet irrépensible mouvement de concentration dans, et autour, des grandes villes est-il irréversible ? Les excès des cités géantes ne vont-ils pas accélérer leur décadence, la dégradation des conditions de vie, le dégoût des citadins, leur exode, leur fuite ? Déjà le centre des grandes villes traditionnelles — Paris, Londres, New York — se dépeuple. Les plus riches et les plus pauvres se partagent la dépouille des vieilles cités qui dépérissent, étouffent au milieu de leur gangue de banlieues. Aujourd'hui, venir à la ville, c'est habiter en banlieue. Et, dans le tiers monde, la banlieue c'est le bidonville, le bien nommé. La ville-bidon, la non-ville. L'expression exacte des illusions déçues de ceux qui sont venus partager les richesses de la ville et se brûlent en approchant trop des lumières trompeuses. Combien de temps persistera le mirage ? [...] Les villes sont aussi anciennes que la civilisation. Longtemps isolées au milieu d'un monde essentiellement agricole, elles ont pris, au XIX^e siècle, une place de plus en plus importante. Au point que dans certaines régions du globe, c'est l'espace rural qui semble devenu résiduel. La révolution industrielle a accéléré la concentration des individus, des emplois et des services dans de vastes agglomérations. Le pouvoir politique, toujours plus ou moins centralisateur, y trouvait son compte et jouait le même jeu. Sans doute ces deux explications majeures ne suffisent-elles pas [...].

Les cités géantes croissent sans frein. L'Occident européen et l'Amérique du Nord ont exporté leurs modèles. Impérialisme urbain, imposé ou consenti. Partout, des gratte-ciel, même s'ils ne portent, dans les capitales des pays les plus pauvres, que les noms de sociétés multinationales ou de compagnies pétrolières.

Banale aux États-Unis, objet de convoitises à Moscou, l'automobile envahit les villes. Elles se plient aux exigences du « métal hurlant » et c'est Tokyo, Los Angeles. Elles n'en ont même pas

le temps, c'est Bangkok, Mexico, Le Caire ou Téhéran. Les métropoles des pays en voie de développement rattrapent à grande vitesse les cités géantes d'Occident. Aux dangers de l'accumulation humaine déjà paroxystique dans les pays industrialisés, elles ajoutent les retards d'équipement et le défaut d'organisation du tiers-monde. Le Caire, Calcutta et Bangkok, Bogota ou Lima sont de grands villages... de plusieurs millions d'âmes. Et si les tentatives de planification urbaine menées en Occident sont décevantes, que dire de la démission généralisée des « autorités » dans la plupart des pays en voie de développement ? Ce ne sont pas les quelques expériences de création de villes neuves qui atténueront le pessimisme qu'on ressent à la lecture de ces portraits.

Les conséquences de cette absurde concentration sont visibles. Au fil des reportages, on note des chiffres hallucinants : la nébuleuse⁷ urbaine, qui s'étale sur un rayon de 150 kilomètres autour de Tokyo, « abrite » le quart de la population du Japon. Dix-sept pour cent des Ivoiriens habitent Abidjan, qui n'a pas l'excuse de l'industrialisation. La mégalopole s'étale, se distend, se répand sur des régions entières : Los Angeles, 10 millions d'habitants, court le long de 100 kilomètres de côte ; Calcutta, *cancer de l'Inde*, 9 millions d'habitants dont un bon tiers en bidonville ; Bangkok, *ville obèse sur un squelette d'enfant*, 5 millions d'habitants répartis sur 1 600 kilomètres carrés, 300 bidonvilles ; Buenos Aires, 9 millions d'habitants, un Argentin sur trois ; Lagos, *l'urbanisation sauvage à l'état pur* ; Kinshasa, deux millions et demi d'habitants (deux fois plus qu'il y a trois ans), un district urbain *plus vaste que la Belgique* ; Lima où l'on édifie les bidonvilles (le tiers de la ville) par surprise, la nuit ; Budapest et Moscou qui essaient, vainement, de fermer les portes aux nouveaux arrivants.

Et sur l'autre versant de la croissance, les vieilles cités, Barcelone, Milan, Paris, Londres même, engoncées dans une banlieue paralysante et dont le centre risque de dépérir. Hambourg seule...

Ayant atteint ces chiffres-records, parvenues aux sommets de l'absurdité et du paradoxe, les « cités géantes » sont bien incapables de donner à leurs habitants ce qu'ils attendent d'elles.

Fascinés par la « cité brillante » (comme on le dit d'Abidjan), ils viennent y chercher le travail et la sécurité, les distractions et l'échange social, et même la liberté individuelle. Mais que découvrent en réalité les citoyens floués, frustrés, de la mégalopole ? Mis à part ceux qui appartiennent aux classes privilégiées et qui peuvent choisir le lieu de leur demeure, exiger un travail enrichissant, profiter de la vie culturelle de la grande ville et s'en échapper quand elle leur pèse trop, que vivent les autres ?

Ils cherchaient du travail, persuadés que le lieu où s'échangent tant de marchandises et de services leur ferait bien une petite place. Ils n'en trouvent pas toujours : à Bangkok, 40 % d'inactifs ; à Lima, 50 % et une prolifération des petits métiers de vendeurs ambulants. Comme si la concentration humaine entraînait aussi le regroupement des parias, des marginaux de toutes sortes, au Caire, à Calcutta, à Mexico.

Ils désiraient la sécurité. La trop grande ville leur offre la peur — et l'Occident n'a rien à envier au tiers-monde, mis à part Le Caire où, semble-t-il, 1a structure de type villageois joue

un rôle modérateur. Ils s'attendaient au confort : sous-équipée, mal administrée, trop vite enflée, la mégalopole court après le progrès technique. Pas d'égouts, pas d'eau, peu d'électricité dans les pays pauvres. Trop de fumées, de gaz toxiques, de déchets chimiques dans les pays industrialisés. Les hommes ont essayé de maîtriser la nature, sans y mettre le prix. Elle se rebelle et les empoisonne.

Au lieu du côtoiement des classes sociales, de la richesse des contacts que devrait permettre la ville, la mégalopole sépare cyniquement ceux qui tiennent à elle : *un véritable escalier sociologique* se dessine à Téhéran entre les *fraîcheurs du nord de la ville et les poussières du sud*. En Occident, les bourgeois s'exilent en banlieue et abandonnent le centre aux exclus, étrangers ou pauvres. La mobilité, la facilité des contacts et la liberté de choix d'un mode de vie deviennent illusoire. Celui qui doit voyager chaque jour pendant deux ou trois heures, ou marcher plusieurs kilomètres pour gagner son pain, est-il vraiment un homme libre ?

Deux autres rôles traditionnels des cités sont mis en échec par la réalité contemporaine : elles permettaient un exercice plus facile du pouvoir politique ; elles offraient un lieu de repli, un refuge, en cas de guerre. Que le péril soit intérieur ou extérieur, les cités géantes sont devenues éminemment vulnérables.

Dans le tiers-monde, les mégalopoles sont le bouillon de culture de tous les affrontements et de toutes les révoltes. Seul le niveau de vie extrêmement bas du sous-prolétariat et dans certains cas une résignation acquise dans la récente misère paysanne empêchent la marmite de bouillir, c'est-à-dire les masses d'affleurer à la conscience politique. Mais un choc — la mort d'un héros, l'augmentation du prix d'un aliment de base — peut brusquement jeter dans les rues vers les centres toujours symboles de la richesse et du pouvoir des foules immenses que ne peuvent contrôler ni les hommes en place, ni les groupes d'opposition. Entre le silence de la faim et la révolte de la faim, l'aiguille de la balance peut basculer d'un moment à l'autre.

Vulnérables sur le plan politique, ces énormes concentrations le sont plus encore sur le plan stratégique. Le péril nucléaire ? Même pas. Nul besoin en tout cas de bombes atomiques. La menace suffirait pour livrer en quelques minutes à l'hystérie collective des foules terrifiées.

Ces têtes hypertrophiées de nations souvent exsangues sont des objectifs à la fois prioritaires et quasi impossibles à défendre. Seules les protègent la crainte des représailles, et, dans un conflit localisé, celle de l'opinion internationale. A côté de ce que serait, par exemple, un bombardement massif et incendiaire du Caire, l'incendie et le tremblement de terre de San Francisco, la destruction de Dresde ou de Hambourg paraîtraient de simples faits divers. Tourbillons de foules. Sans parler des famines décuplées, des épidémies impossibles à enrayer. Derrière tous ces échecs de la rationalité, apparaît aussi une certaine vanité de l'urbanisme, de la science urbaine. Les tentatives pour créer de nouveaux quartiers harmonieux ou animés, ou tout simplement, dans certains pays, pour tracer un plan, une carte, savoir où va la ville, paraissent dérisoires face à la vélocité du mal.

Mirage, miroir aux alouettes, piège à illusions. Doit-on désespérer de la cité qui aurait, en devenant géante, perdu toutes ses qualités ?

La métropole, écrit Lewis Mumford, procure à ses victimes l'illusion de la puissance, de la richesse, du bonheur, l'illusion d'atteindre au plus haut point de la perfection humaine. En fait, leur vie est sans cesse menacée, leur opulence est éphémère et privée de goût, leurs loisirs sont désespérément monotones, et la peur justifiée de la violence aveugle et d'une mort brutale pèse sur cette apparence de bonheur. Dans un monde où ils ne peuvent plus reconnaître leur œuvre, ils se sentent de plus en plus étrangers et menacés. Est-ce, comme il le croit, l'approche de la décadence et l'effondrement de toute une période civilisatrice ? L'orgueil des hommes les a-t-il conduits au suicide ?

Les villes vont-elles mourir, dinosaures des temps modernes, pour n'avoir pas su s'adapter ? Verra-t-on de grands cimetières de pierre désertés tandis que la population ira investir la campagne, utilisant le téléphone et l'automobile pour communiquer avec les autres ? Les villes sont-elles maudites, inexorablement ? Ou bien sauront-elles inventer les moyens de leur survie ?

Cités géantes, Le Monde (Fayard), 1978.

(in : **Thèmes & Textes, BEP 2, © 1983**)

